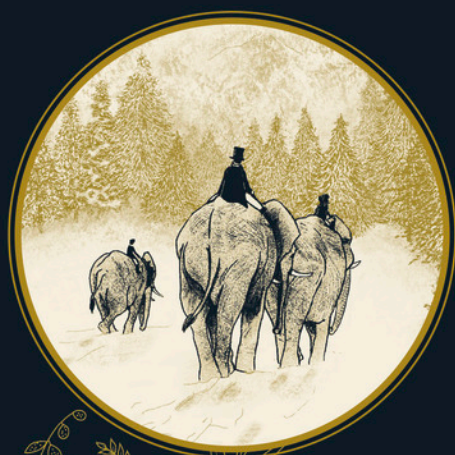


DOMINIQUE LANNI

ILLUSTRATIONS D'ADA NATALE

HEUREUX QUI, COMME HANNIBAL



ARTHAUD

A la suite d'un audacieux pari au terme duquel il risque de perdre rien moins que sa réputation, la main de sa promise et la bagatelle de 5000 livres sterling, le docteur Walter Sinclair entend apporter la preuve formelle que le général carthaginois Hannibal a bien traversé les Alpes avec des éléphants. Il est accompagné par l'excentrique baron de Münchhausen – petit-fils du fantasque baron du même nom – et son domestique Plaisant.

Si, *a priori*, ce voyage n'a, depuis Londres, rien d'aussi exaltant ou exotique qu'un tour du monde en quatre-vingts jours, c'est sans compter les innombrables péripéties et embûches auxquelles les protagonistes vont devoir faire face, en cab, en train, en diligence, en ferry, en aérostat, à dos de cheval et, bien sûr à dos d'éléphant, en parcourant une partie de la France et de l'Espagne.

Composé sous les auspices de Jules Verne et Frédéric Raspe, avec pour toile de fond les guerres puniques, et avec des clins d'yeux à Cervantès, Voltaire ou Jonathan Swift, jusqu'à Gustave Flaubert, H. P. Lovecraft ou Arthur C. Clarke, ce roman se veut aussi un hommage à quelques-uns des écrivains qui ont enchanté et continuent d'enchanter l'auteur.

Heureux qui,
comme Hannibal

Dominique Lanni

Heureux qui,
comme Hannibal

Roman

Illustrations d'Ada Natale

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2020
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-8504-4

« J'ai envie de crier, les écrivains ne sont pas parfaits, pas plus que les hommes et les femmes. La seule règle infaillible, c'est que, s'ils en ont l'air, ils ne peuvent pas l'être. »

Julian Barnes,
Le Perroquet de Flaubert

« Quelques historiens, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes, tombent, sans y penser, dans deux défauts qui sont très contraires à l'histoire. Ils content de pures fables, et se contredisent. »

Polybe, *Histoires*, III, 9

« Beaucoup de voyageurs ont l'habitude, en narrant leurs aventures, d'en raconter beaucoup plus long qu'ils n'en ont vu. Il n'est donc pas étonnant que les lecteurs et les auditeurs soient parfois enclins à l'incrédulité. Toutefois, s'il était dans l'honorable société quelqu'un qui fût porté à douter de la véracité de ce que j'avance, je serais extrêmement peiné de ce manque de confiance, et je l'avertirais qu'en ce cas ce qu'il a de mieux à faire c'est de se retirer avant que je commence le récit de mes aventures [...]. »

Baron de Münchhausen,
Aventures du baron de Münchhausen

« Ainsi donc Phileas Fogg avait gagné son pari. Il avait accompli en quatre-vingts jours ce voyage autour du monde ! Il avait employé pour ce faire tous les moyens de transport, paquebots, railways, voitures, yachts, bâtiments de commerce, traîneaux, éléphant. L'excentrique gentleman avait déployé dans cette affaire ses merveilleuses qualités de sang-froid et d'exactitude. Mais après ? Qu'avait-il gagné à ce déplacement ? Qu'avait-il rapporté de ce voyage ? »

Jules Verne,
Le Tour du monde en 80 jours



I

QUI VOIT LE JEUNE WALTER SINCLAIR RELEVER QUELQUE PEU CAVALIÈREMENT UN ONÉREUX PARI

« Hannibal jette un regard, et alors il voit derrière lui un serpent d'une grandeur prodigieuse, qui s'avance au milieu d'un vaste abattis d'arbres et d'arbrisseaux ; puis il entend un coup de tonnerre suivi d'un violent orage. Il demande ce que signifie ce monstre, ce prodige ; on lui répond : "C'est la dévastation de l'Italie. Marche donc sans interroger les dieux, sans chercher à soulever le voile de l'avenir." »

Tite-Live, *Histoire romaine*

— *By Jove !* Vous ne franchirez pas les Alpes avec des éléphants, docteur Sinclair !

— Je vous en tiens le pari, Lord Lyndon !

L'instant de stupeur qui s'était emparé de l'auguste assistance dissipé, une clameur, des vivats, des cris d'indignation, tout un brouhaha qui, depuis des décades, semblaient couvrir sous les ors et les vernis vermoulus de la salle des actes de la League of

Heureux qui, comme Hannibal

Extraordinary Historians, s'élevèrent, presque aussitôt suivis d'injures qui mêlaient les qualificatifs les plus antiques aux substantifs les plus novateurs, puis d'une grêle de coups de canne en matériaux divers qui, pour un peu, eussent fracassé les plus robustes des crânes d'œufs.

Par quel extraordinaire concours de circonstances, ce temple du savoir, des connaissances, des sciences exactes, qui vouait un furieux culte à la quête de la vérité historique qu'était la League of Extraordinary Historians, vénérable, estimable et tricentenaire institution londonienne, s'était-il, en ce 22 mai 1905, métamorphosé en la plus indisciplinée des enceintes pugilistiques, la plus tonitruante des foires et le plus barrissant des cirques ? Quel héroïque spécimen d'une race inconnue de *muscat exotica*, qui avait franchi de haute lutte les savanes, triomphé de la mousson, zigzagué entre les projections aléatoires des bruines, des pluies et des grêlons, vaillamment opposé aux alizés indésirés la plus coriace des résistances, avait tour à tour piqué le docteur Walter Sinclair et Lord William Lyndon, leur administrant une fièvre quartaine telle qu'elle s'était sur-le-champ communiquée à toute l'assemblée, l'embrasant telle une mèche de boutefeux ? Quel point de désaccord, quel contentieux, quelle polémique, dans un respectable établissement fondé par lettres patentes par Jacques I^{er}, qui avait compté parmi ses plus illustres membres des sommités des sciences historiques de la grande Angleterre, qui avait dévoilé la supercherie du trésor d'Agamemnon ourdie par Heinrich Schliemann, révélé l'identité du Masque de fer, et

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

qui s'était fait fort de triompher du mystère de la Grande Pyramide, au sujet de laquelle le gigantesque Theodor Mommsen et le non moins immense Edward Gibbon, illustrissimes historiens de l'Antiquité eux-mêmes ne tarissaient pas d'éloges, et qui n'avait jamais eu à déplorer la moindre interruption de séance en quelque trois siècles d'existence, avait pu déclencher une ire et une hystérie telles que des lords, des *esquires* et de simples *gentlemen* – mais *gentlemen* tout de même – en étaient venus aux mains, aux coudes, aux genoux et à la savate, à l'instar de vulgaires manants, va-nu-pieds et vandales ?

Afin de démêler les écheveaux de cet hallucinant imbroglio, on reviendra ici un peu en arrière, et on évoquera brièvement les sujets dont disputaient – avec la plus sérieuse des autorités alliée à la plus britannique des courtoisies – les membres de la League of Extraordinary Historians. Il convient avant toute chose de conserver à l'esprit que l'Angleterre est la contrée au monde au sein de laquelle se dénombre le plus de clubs, guildes, ligues, sociétés et autres divers établissements, au sujet desquels de méchants esprits et des factieux – localisés en importantes proportions outre-Manche notamment – affirment que la variété et l'originalité le disputent fréquemment à la qualité et dont l'ineptie n'a d'égale que la parfaite futilité. Il en va ainsi du Club des lanceurs de petits pois – dont le record établi à ce jour est un jet de 22 pieds réussi à la seule force du souffle par un éleveur de porcs gallois originaire de Llanelli –, de la Société des collectionneurs de

Heureux qui, comme Hannibal

pépins – lesquels les collectent en tous genres et en quantités considérables –, du Club des brasseurs de vent – lesquels mesurent, quantifient et évaluent les alizés –, du Club des inaliénables pessimistes – réunissant les plus invétérés disciples du regretté Schopenhauer, des clubs jumelés des petits-boutiens et des gros-boutiens, dont les membres disputent depuis 1726 si l'on doit fracasser la coquille d'un œuf par le petit ou le gros bout, ou encore du Club des amateurs de clous de girofle – qui en plantent, en consomment et en négocient à tout venant, et dont le siège est établi à Zanzibar dans l'État de Pemba. Les *Annales* de la fière, sublime et orgueilleuse cité de Londres attestent également l'existence d'une Guilde des fabricants de rotules artificielles, ou bien encore d'une Ligue des rouquins, qui fut fondée par Ezechiah Hopkins, originaire de Lebanon en Pennsylvanie, dont les bureaux étaient situés 7, Pope's Court, dans Fleet Street, et qui fut étrangement dissoute, sans avis préalable, le 9 octobre 1890.

Aux côtés de ces clubs disparates mêlant hobeaux et farfelus, réunissant en séances plénières originaux et rêveurs, amateurs féroces de l'ordre et doux dingues de la procédure pour ses charmes discrets, figurent aussi – *God save the King...* – de fort honnêtes établissements dont la réputation n'est plus à établir, dont les membres, désignés, élus ou intronisés, dédient leur intelligence, leur labeur, leur perspicacité et leur précieux temps inusité aux laborieuses avancées de la science, à l'échange de vues pour l'élévation du pays, à l'invincible et glorieuse

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

marche du progrès – tel était le Reform Club – ou à la quête de la vérité historique – telle était la League of Extraordinary Historians, dont le vénéré fondateur, Sir Osborne Pope (1560-1622), avait dédié son existence entière à faire de la quête de la vérité historique contre les impostures, les fables, les légendes et la mythologie, son fier et fougueux destrier.

De l'Atlantide au cheval de Troie, des voyages d'Alexandre à la géographie de l'*Odyssée*, du tracé des pérégrinations de Sindbad le Marin, à la localisation des jardins suspendus de Babylone, Sir Osborne Pope avait consacré les plus belles heures de son existence à la ruine, à la destruction massive, à l'anéantissement des légendes, des fables et des mythes de la grande Histoire. On l'avait qualifié d'« historien extraordinaire » et de là lui était venue l'idée de fonder une ligue qui rassemblerait des historiens d'exception, des historiens qui, parce qu'ils avaient restauré une vérité historique, pouvaient à juste titre prétendre être qualifiés d'« historiens extraordinaires ». Ce fut ainsi que, le 12 janvier 1605, fut fondée par lettres patentes la League of Extraordinary Historians. Initialement composée de douze membres, elle en accueillit vingt-quatre par modification de ses statuts, avant d'en recevoir, par nouvel amendement, trente-six, chiffre qui fut définitivement arrêté. Trente-six membres titulaires de leur fauteuil jusqu'à leur mort, après laquelle serait élu leur successeur. Trois siècles plus tard, il en était toujours de même.

Les membres de la League of Extraordinary Historians – ainsi que stipulé dans les actes fondateurs

Heureux qui, comme Hannibal

de la première assemblée – se réunissaient en séance ordinaire chaque lundi et mercredi, et exceptionnellement en séance extraordinaire un vendredi lorsque des circonstances particulières l'exigeaient. Après lecture par le Vénérable – terme par lequel est désigné le président élu de l'assemblée – du résumé des érudits travaux de la séance précédente, l'assemblée était invitée à ouïr dans le plus ronronnant des silences le mémoire d'un de ses membres, ou d'un de ses correspondants – lesquels, fort nombreux, étaient disséminés partout sur le globe jusqu'à Pékin, Bombay, Le Cap, Buenos Aires ou Saint-Louis.

Or il advint que, le 18 avril 1905, Lord Anacharsis Lyndon, qui avait dédié son grand œuvre à l'étude des guerres puniques, s'était érigé en fervent défenseur de Tite-Live contre Polybe et avait été élu pour avoir démontré que la traversée des Alpes par Hannibal et ses éléphants n'était qu'une fable, succombant à un éternuement excédentaire consécutif à un entêtant rhume de cerveau, libéra dans le même élan de son agitation ses proches et son fauteuil. Le chenu vieillard qui, depuis quelque temps déjà expectorait dru, projetant à tout venant glaires et inepties, conséquences de sa précoce sénilité, sentant son trépas approcher à alertes enjambées, avait tôt exprimé le souhait que son filleul, Lord William Lyndon, fût intronisé, et mené campagne tambour battant afin qu'il lui succédât. À force d'intrigues ourdies avec science et art, au seuil de partir, l'antique antiquisant avait réuni les suffrages nécessaires, et ne doutait pas que ceux qui lui avaient

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

donné leur parole donneraient aussi leur voix à son protégé. Aussi avait-il définitivement pris congé dans la plus douce des paix.

Cependant, et parce qu'il sied que des règles régissent le monde, les statuts et règlements de la League of Extraordinary Historians étaient cristallins : la succession était ouverte à qui se portait candidat, présentait un mémoire en réponse à la question posée par l'assemblée et était digne, à la lecture de son mémoire, d'être de la vénérable League.

C'était Lord Anacharsis Lyndon soi-même qui avait formulé l'intitulé du sujet destiné à adouber son filleul. Comme « De la traversée des Alpes par Hannibal Barca et ses éléphants » eût assurément porté de manière trop ostensible le sceau du défunt, elle était subtilement libellée comme suit : « Tite-Live contre Polybe ».

On ne surprendra pas le lecteur en lui confiant que les domaines d'expertise étaient si spécifiques qu'il était extrêmement rare que plus d'un prétendant se présentât à une succession. On imaginera donc aisément la surprise que procura la présentation de deux candidats à la succession du fauteuil de Lord Anacharsis Lyndon.

Le premier était Lord William Lyndon, docteur en histoire antique de l'université de Cambridge. Il avait lu sur les guerres puniques tout ce que le vieillard avait commis, de la notule à la somme. Aussi fut-ce tout naturellement qu'il entreprit de présenter un mémoire à la gloire de son aïeul et accessoirement à celle de Tite-Live.

Heureux qui, comme Hannibal

Se fondant, dans la droite lignée de son aïeul, sur les lacunes, les imprécisions et les inexactitudes des pages des *Histoires* de Polybe, Lord William Lyndon commença par rappeler que la mort d'Hannon, partisan de la paix, en propulsant Hannibal Barca à la tête des armées carthagoises, était à l'origine du second conflit punique. Il entreprit ensuite de narrer comment Hannibal, homme impatient, impulsif, vouant une haine viscérale aux Romains, avide de triomphes et de gloire, rêvant de mettre Rome sous les lois de Carthage, à peine investi du commandement suprême, se précipita sur la cité de Sagonte, en faisant miroiter un enrichissement par droit de conquête à ses soldats, plongeant incontinent Rome et Carthage dans un second conflit qui devait durer de longues années. Se fondant sur Tite-Live, il rappela comment Sagonte céda alors que les négociations de paix étaient en pourparlers, prenant les Romains de court. Puis, s'appuyant sur les travaux de son aïeul, il montra comment, franchissant les Pyrénées, s'alliant avec les Gaulois, fourbes, retors, plus torves que braves le glaive à la main, Hannibal Barca traversa le Rhône et franchit les Alpes, mais sans éléphant à l'inverse de ce que rapportait la légende. Parce que les éléphants constituaient les armes les plus saisissantes des Carthagois, les historiens les plus anciens, et Tite-Live le plus illustre d'entre eux, avaient argué, mais sans fondement aucun, qu'Hannibal Barca avait effectué ce périlleux voyage avec des éléphants. Respectueux de ses sources, Tite-Live ne les avait pas réfutées, mais la part ridiculement dérisoire qu'il accordait dans son

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

récit aux éléphants des armées barcides attestait le peu de crédit qu'il conférait en privé même à cette invention. William Lyndon se fendit de stipuler qu'à n'en pas douter, si Tite-Live eut été membre de la League of Extraordinary Historians, il eût rejeté du revers de la main cette romanesque équipée. Il acheva la lecture de son mémoire en indiquant que, les Alpes franchies, s'appuyant sur des cités qui l'avaient rejoint par lâcheté, Hannibal, piètre général à la vérité, triompha de troupes romaines passives avant de s'aller amollir avec son armée dans les délices de Capoue.

Le prétendant s'était exprimé avec éloquence et conviction. La lecture de ce premier mémoire reçut des applaudissements nourris.

Le second prétendant se nommait Walter Sinclair, et était connu comme le fils de l'honorable mais austère juge Reginald Sinclair. Il était docteur en histoire de l'université d'Oxford. Fin, cultivé, il eût pu connaître une carrière des plus brillantes s'il ne s'était entêté à traiter des sujets singuliers et à faire plus d'histoire sur le terrain que dans les livres.

Walter Sinclair commença par rappeler que Tite-Live, historiographe romain, livrait la version des vainqueurs. Comme le montrait l'historien grec Polybe avec conviction, la guerre avait été décidée bien avant le retour de l'ambassade romaine. Hannibal Barca n'était pas seul contre tous. En emportant Sagonte, il contraignait les Romains à déclarer la guerre. Carthage, nation méprisée, nation bafouée, nation humiliée n'attendait que cela. Si la cité avait voulu l'éviter, il lui eût suffi de livrer Hannibal

Heureux qui, comme Hannibal

pieds et poings liés aux émissaires de l'ambassade romaine. Or elle s'était bien gardée de le faire. Comme le prouvait Polybe, Tite-Live avait retardé d'un an la chute de Sagonte afin de faire croire que les Romains avaient été pris en traîtres. La vérité était qu'ils ne surveillaient pas un poste aussi éloigné, n'ayant pas songé un instant qu'Hannibal Barca longerait les côtes espagnoles pour franchir successivement les Pyrénées, le Rhône et les Alpes, et déferler en triomphateur dans la plaine du Pô. Si Tite-Live ne s'attardait pas sur l'épisode de la traversée des Alpes, Polybe, quant à lui, en digne héritier de Thucydide, qui avait le souci de la vérité, doué d'une expérience en politique et en affaires militaires, infatigable voyageur, avait voyagé en Espagne, en Gaule et en Italie, et avait traversé les Alpes pour reconnaître l'itinéraire emprunté par Hannibal et s'assurer qu'il avait bien pu les franchir avec ses fantassins et ses cavaliers, ainsi qu'avec ses éléphants. Puis, après les triomphes qu'il avait obtenus en s'assurant de la fidélité des cités auxquelles il avait montré l'intérêt qu'elles avaient à se dégager de la tutelle de Rome, il s'était établi à Capoue, non pour s'y amollir ainsi que l'avait véhiculé la légende, mais afin d'y accorder à ses troupes le repos qu'elles avaient bien mérité au terme d'éreintants mois de voyages, de combats et de sièges.

Prendre le parti de Polybe contre Tite-Live en ces lieux et sous ces ors, ne manquait pas de piquant. Au terme d'un instant de stupeur, le docteur Walter Sinclair reçut de vibrants applaudissements.

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

Conformément à la tradition, une fois les mémoires lus, les questions, ainsi que les joutes, étaient ouvertes. Ce fut le Vénérable qui, le premier, déclencha les hostilités.

— Ainsi, vous taxez Tite-Live d'inventeur et ne l'accusez rien de moins que d'avoir réécrit l'histoire des guerres puniques ? Dois-je vous rappeler que Tite-Live puise ses sources aux archives officielles, les *Annali maximi*, le *Tabularium*, ainsi qu'aux archives privées, tels les papiers de la famille Scipion, ceux de l'annaliste du II^e siècle avant Jésus-Christ Coelius Antipater, ou encore ceux des illustres historiens Valerius Antias et Claudius Quadrigarius, et ceux de Fabius Pictor et Cincius Alimentus, témoins de première main ?

À cette charge rude, mais régulière, Walter Sinclair, sans perdre sa contenance, répliqua :

— Je ne l'ignore pas. Toutefois, Tite-Live cite rarement ses sources, ne les critique ou ne les réfute guère à l'inverse de Polybe, dont les sources incluent les historiographes d'Hannibal, le Lacédémonien Sosylos et Chairéas, quand bien même c'est d'abord pour les qualifier de « colporteurs de ragots ». Et vous avez sagement pris soin de ne pas signaler sa principale source, Polybe, que Tite-Live soi-même cite comme étant « un auteur considérable ». Vous ne pouvez feindre d'ignorer que les récits de la traversée du Rhône, des combats dans la plaine du Pô ou encore de la bataille du lac Trasimène sont empruntés à Polybe, soucieux de la vérité et de la précision historique.

Heureux qui, comme Hannibal

— Pour ce qui est de l'itinéraire emprunté par Hannibal, son armée et ses éléphants pour traverser les Alpes, lui repartit-on, Polybe manque singulièrement de précision et d'exactitude. Où Hannibal a-t-il franchi le Rhône ? Votre Polybe l'ignore. Où a-t-il passé les Alpes ? Votre Polybe se montre tout aussi discret sur ce point. Il propose tel ou tel itinéraire, mais sans preuve irréfutable ! La vérité est qu'Hannibal n'a pas franchi les Alpes avec des éléphants. La corpulence de ces mastodontes, leur frêle défense face aux rigueurs du climat, la quantité de fourrage nécessaire à leur *ratio* quotidien d'énergie, ce sont là autant d'arguments qui discréditent Polybe ainsi que votre thèse. Loin des chaleurs de l'Afrique, des éléphants, aussi robustes fussent-ils, ne sauraient survivre.

Walter Sinclair entreprit de répliquer sur-le-champ.

— Polybe soi-même a...

— Polybe soi-même a franchi les Alpes, le coupait-on, mais sans éléphant. Ce semble être là un détail qui ruine cruellement sa démonstration dans le même temps que la vôtre, n'est-il pas vrai ?

Walter Sinclair pesa alors chacun des mots qu'il allait prononcer, puis, après avoir longuement considéré l'assemblée, se lança.

— Hannibal Barca, général des Carthaginois, après avoir battu les troupes romaines à Sagonte, quittant Carthagène avec quatre-vingt-dix mille fantassins, douze mille cavaliers, et trente-sept éléphants, a bien traversé les Pyrénées, passé le Rhône, atteint la vallée de la Durance pour franchir les Alpes et déboucher dans le Piémont, paré à conquérir

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

toute la Péninsule et à mettre Rome, qui voulut tout dompter, sous les lois de Carthage.

Avait-on bien ouï ? Les plus sourdingues réajustèrent leur cornet. Le Vénérable pria le jeune impétrant de bien vouloir réitérer ses propos. Acquiesçant, Walter Sinclair s'exécuta sur-le-champ, plus haut et plus fort, afin qu'on entendît bien. Et jusqu'aux dormeurs du dernier rang, on avait – cornet ou pas – parfaitement ouï.

Si l'intitulé du mémoire avait fait écarquiller des mirettes, réveillé les assoupis, ce fut un véritable raz-de-marée verbal, sonore et guttural, une cacophonie sans précédent dans les annales de la tricentenaire compagnie, que cette éloquente période déclencha.

Qu'était-ce là que cet hurluberlu ? ce drôle, qui insultait jusqu'aux mânes de Tite-Live et à celles d'Anacharsis Lyndon ?

À force de coups de marteau et de « Messieurs, je vous ordonne de cesser ! », le Vénérable réclama et obtint le silence, puis il redonna la parole à Walter Sinclair, que ce tohu-bohu n'avait pas le moins du monde affecté, lequel poursuivit, expliquant comment, de Carthagène, Hannibal et ses armées avaient assiégé puis emporté Sagonte, longé la côte avec trente-sept de ces mastodontes, passé Tarragona, contourné Emporiae, franchi les Pyrénées, atteint Narbonne, relié Nîmes et bifurqué sur Orange après avoir franchi le Rhône. De là, traversant le pays des Allobroges, il avait rejoint la Durance à l'Orient pour se trouver aux portes des Alpes. Walter Sinclair justifia la progression des animaux jusque-là par l'aisance avec laquelle les Carthaginois avaient trouvé

Heureux qui, comme Hannibal

à se ravitailler en fourrages auprès des tribus gauloises. Après quoi, se fondant sur des cartes sur lesquelles il avait pris soin de marquer deux tracés en pointillé, Walter Sinclair désigna les deux seuls itinéraires praticables avec un cortège d'éléphants, que les alliés des tribus gauloises, qui connaissaient la région ainsi que les sentes pour gagner le cœur de la Péninsule, leur avaient selon toute probabilité indiqué, leur servant sans doute aussi d'éclaireurs. Pour clore son exposé, il estima qu'il n'avait pas fallu à Hannibal Barca, à son armée et à ses éléphants plus de vingt jours pour traverser les Alpes et fouler les verdoyantes pâtures du Piémont.

À peine Walter Sinclair eut-il laissé fléchir le ton de sa voix que, sans attendre que le Vénérable l'y eût invité, la partie de la League acquise aux mânes de Lord Anacharsis Lyndon et à son rejeton de filleul s'excita, se déchaîna et, se lâchant telle une meute aux abois réclamant sa livre de chair, assaillit de récriminations et questions le malheureux jeune homme.

À combien avait-il estimé en fourrages et en réserve d'eau les quantités nécessaires à l'approvisionnement de tous ces pachydermes en sus des chevaux ? Il s'agissait d'éléphants d'Afrique et non de mammouths ou de rhinocéros laineux ; comment eussent-ils pu supporter sans défaillir les uns après les autres la rigueur de l'hiver cisalpin ? Et quand bien même ils n'eussent pas succombé aux froidures, l'éléphant n'a pas l'agilité du baudet, précisément employé dans les Alpes pour son aisance à emprunter, bien que chargé, les sentes et autres

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

passes dangereuses à flanc de montagne. Mais des éléphants ! Cela passait l'entendement...

Les questions s'enchaînaient, cauteleuses, féroces, sibyllines. Cependant, Walter Sinclair mettait un point d'honneur à apporter à chacune la plus rigoureuse et la plus argumentée des explications.

Si les partisans de Lord Anacharsis Lyndon et de Tite-Live demeuraient inflexibles, campant sur leurs positions telles les armées de César assiégeant Gergovie, les arguments avancés puis développés par Walter Sinclair avaient fait mouche sur une partie des érudits membres de l'estimable ligue soucieuse de vérité historique. Car il s'agissait bien d'abord de faire triompher la vérité historique et non pas de souscrire aux *desiderata* d'un défunt. Or la plus puissante et la plus singulière des impressions s'était emparée des membres. Alors qu'en cette enceinte, sur la foi des travaux de Lord Anacharsis Lyndon, on avait jusqu'alors tenu le franchissement des Alpes par Hannibal et ses éléphants pour une fable, une mystification, un inconnu ébranlait la statue du commandeur, fissurant le piédestal sur lequel l'antique antiquisant s'était hissé avec sa renommée, faisant vaciller tout l'édifice. Les passions humaines sont ainsi faites que les rancœurs resurgirent et, nonobstant la parole donnée à un sénile mourant, des intrigues commencèrent à se nouer. Une partie de l'assemblée paraissait désormais avoir basculé et en passe d'être acquise au *challenger*.

Ce fut alors, qu'estimant en avoir assez ouï pour ce jour, Lord Henry Barton, historien antique autant

Heureux qui, comme Hannibal

qu'antique historien, doyen de la compagnie, se déchaîna en ces termes :

— Vos raisons, vos tracés et vos chiffres sont séduisants et votre enthousiasme n'a sans doute d'égales que votre puérile naïveté et votre ardente jeunesse. Toutefois, mon jeune ami, dans tout ce fatras, je ne vois pas l'ombre de quoi que ce soit qui vienne ébrécher la thèse de notre estimable, estimé et regretté confrère, que Lord William Lyndon, prétendant à son fauteuil, a reprise avec conviction et brio.

— Vous dites juste, répondit posément Walter Sinclair. Mes raisons, mes tracés et mes chiffres ne l'ébrèchent pas ; ils la ruinent. Et je peux le prouver.

Cette réplique fit l'effet d'un coup de tonnerre ; dans les rangs, c'était la curée. Tandis que le Vénérable tentait de rétablir quelque semblant d'ordre et de mettre un terme à la fureur qui s'était saisie de ses confrères, Lord William Lyndon, qu'on avait presque oublié jusque-là, éructa :

— Vous pouvez le prouver, j'aimerais bien voir cela, et comment, en traversant vous-même les Alpes à dos d'éléphant ? lança-t-il, déclenchant l'hilarité des membres de la League.

— Si vous le voulez, répondit toujours aussi posément Sinclair.

À ce moment, Lord Lyndon s'esclaffa, se travailla et se tordit, et pour un peu, dessus son fauteuil, il se fût mis à trépigner. Puis, s'étant ressaisi, il tonna, comme pour frapper Sinclair d'un anathème :

— *By Jove* ! Vous ne franchirez pas les Alpes avec des éléphants, docteur Sinclair !

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

— Je vous en tiens le pari, Lord Lyndon, reprit Walter Sinclair. Hannibal a passé les Alpes, je ferai de même, avec un ou plusieurs éléphants, je franchirai les Alpes pour vous prouver à tous que cet épisode des guerres puniques n'est pas une fable.

— Et que gagez-vous, Mr Sinclair ? Votre parole ? Votre honneur ? Je pourrais m'en satisfaire. Toutefois, que diriez-vous de 5 000 livres sterling ? lança, fielleux, un Lord William Lyndon ragaillard.

La somme se répercuta comme en écho parmi les membres de l'assemblée. De mémoire d'annaliste, de chartiste ou d'archéologue, on n'avait jamais ouï parler d'une telle somme gagée. Des historiens extraordinaires s'étaient bien provoqués en duel jadis avant d'être ramenés à la raison, mais 5 000 livres sterling ! *Good heavens* !

— Pari tenu ! répliqua Walter Sinclair.

— Un instant, interrompit le Vénérable. Je ne pense pas que le pari puisse être considéré comme tenu si votre odyssée commence dans les alpages savoyards...

Walter Sinclair saisit aussitôt où le perfide vieillard voulait en venir.

— Ce serait ignorer un peu facilement, ce me semble, les miles parcourus par Hannibal Barca et ses éléphants depuis l'Espagne, le passage des Pyrénées, la traversée du Rhône... Non, non. Pour que ce pari soit recevable, il vous faut partir de là où Hannibal a entrepris de défier Rome... Disons... à Sagonte.

Un silence saisit toute l'assemblée.

— Soit, répliqua posément Walter Sinclair.

Heureux qui, comme Hannibal

— Il a été établi qu'Hannibal aurait quitté Sagonte pour entamer son fol périple à l'été 218 et qu'il aurait franchi les Alpes peu avant la fin de l'automne de la même année. Nous sommes le 22 mai 1905, vous devrez donc être passé en Italie et avoir atteint, disons... Rivoli, au dos d'un éléphant au plus tard cet automne... allons, soyons bons princes, au plus tard fin octobre, pour notre séance du lundi 30. Tenez-vous toujours le pari ?

Walter Sinclair réfléchit un instant.

— Le délai est court. Non pour effectuer le voyage, mais pour me préparer, me rendre en Espagne, me procurer un éléphant... La League consentirait-elle à me laisser le temps de monter cette expédition dans les meilleures conditions pour partir à l'été prochain ?

— Hélas, trancha le Vénérable, les statuts de la League stipulent qu'un fauteuil doit être pourvu dans les plus brefs délais et qu'une vacance ne saurait excéder six mois... Aussi, je vous repose ma question : tenez-vous toujours le pari ?

Walter Sinclair réfléchit de nouveau, puis, après un temps, répliqua avec détermination.

— Plus que jamais.

— Fort bien ! exulta le Vénérable, qui ajouta aussitôt : si vous parvenez à dénicher un éléphant, votre folle équipée ne passera pas inaperçue ; la presse en rendra compte. Selon l'évolution de votre affaire, nous jugerons s'il y a lieu de contacter notre correspondant à Rome pour qu'il se transporte à Rivoli.

— Eh bien mon jeune ami, que faites-vous encore ici ? Ne devriez-vous courir chercher vos éléphants ? ironisa Lord William Lyndon.

Qui voit le jeune Walter Sinclair...

Sur ce bon mot, ses soutiens se déchaînèrent de plus belle et Walter Sinclair quitta la salle sous leurs huées et quolibets tandis que ses partisans le fêtaient à tout va en tambourinant sur leurs pupitres.

De ce charivari toutefois, Walter Sinclair ne se souciait guère ; sur un point, Lord Lyndon avait dit vrai, il lui fallait trouver, et sans tarder, quelque pécule pour accroître celui qu'il avait en banque et mettre en œuvre son projet, mais surtout, des éléphants.

Il avait foi et ne doutait pas de pouvoir réussir. Le hic était qu'il ne disposait que de cinq mois tout au plus pour apporter la preuve de ses dires et prouver de manière irréfutable qu'Hannibal Barca avait bien franchi les Alpes avec des éléphants.

II

DANS LEQUEL ON FAIT PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC LE RESPONSABLE DE TOUT CE TOHU-BOHU

« Nous étions quinze sur le coffre du mort...
Yo – ho -ho ! Et une bouteille de rhum !
La boisson et le Diable ont emporté les autres,
Yo – ho -ho ! Et une bouteille de rhum ! »

Robert-Louis Stevenson,
L'Île au trésor

Walter Sinclair était de taille moyenne. Il avait la figure noble et gracieuse, le teint un brin vermeil, le cheveu au vent des héros romantiques. À l'inverse de nombre de *gentlemen* de son âge, il ne portait ni favoris ni barbe à la Henry VIII. Il avait les yeux pers, d'un gris métallique, le regard droit, aussi sûr que son jugement. Il avait hérité son maintien rigide de l'éducation qu'il avait reçue. Tempéré, pondéré, il était d'humeur toujours égale. Un brin flegmatique. De ce flegme qui n'est propre qu'aux Anglais.

Un *gentleman*, calme et mesuré, la canne à pommeau, la montre de gousset et le haut-de-forme en moins. Tel apparaissait-il à ceux qui ne le connaissaient pas ou qui le rencontraient pour la première fois.

Heureux qui, comme Hannibal

C'était en réalité un volcan en ébullition, un composé d'énergie patiente et d'irréductible volonté, d'ardeur et de maîtrise. Audacieux, déterminé, ayant le goût du défi, mais non turbulent ni effronté. Vif, intrépide, bouillonnant, paré à l'aventure, il n'attendait qu'un signe pour passer à l'action, si bien que, en un mot comme en cent, il eût pu passer pour Français.

D'aventures hélas, alors qu'il n'avait pas trente ans, il n'en avait guère vécu. La faute à un père qui n'avait jamais juré que par la loi. Cette loi que nul n'était censé ignorer et qu'il se faisait fort d'appliquer. Aussi, discipline, rigueur, obéissance constituèrent-elles tôt son pain quotidien et l'enfant qu'il était se fût laissé dépérir si deux personnes n'étaient venues parer la monotonie de son existence des douces couleurs du rêve.

Walter Sinclair grandit et se fortifia dans l'ombre de l'autorité et de la toute-puissance paternelles, dans l'affection de sa mère et dans la compagnie de son grand-père maternel. Grâce à la bienveillance de sa mère, l'enfant trouva refuge dans la lecture et se passionna pour les romans d'aventures, les histoires de coureurs des bois et les destinées des grandes figures historiques. Mais ce fut assurément son grand-père maternel, Lord Edgermond, qui exerça sur lui l'ascendant le plus décisif. Le vieil homme, passionné de romans et d'ouvrages historiques, ne lisait pas ; il racontait, il vivait les aventures des héros, modulant sa voix, bombant le torse, la contrefaisant pour donner à entendre amis, ennemis, renégats. S'enveloppant d'un drap, adoptant une

Dans lequel on fait plus ample connaissance...

mine grave, il se métamorphosait en Brutus s'apprêtant à frapper Caius Julius Caesar. Se saisissant de sa canne, il martelait le sol pour faire résonner la jambe de bois de Long John Silver et imitait son inséparable perroquet en psalmodiant d'une voix éraillée la sempiternelle rengaine du vieux loup de mer : « Nous étions quinze sur le coffre du mort... / Yo – ho – ho ! et une bouteille de rhum ! » Un des moments favoris du jeune garçon, parmi tant d'autres, était lorsque son grand-père, tendant fièrement sa canne à la manière d'un glaive, redonnait vie au général carthaginois Hannibal, lançant ses fantassins, ses cavaliers et ses éléphants sur les légions romaines du général Scipion à la bataille de Zama. Enflammé par ces récits, Walter Sinclair était transporté. S'il eut vécu ailleurs et en d'autres temps, il eût sans nul doute voulu être conducteur de char acclamé par la foule des travées du Colisée sous Marc Aurèle, boucanier dans les Grandes Antilles ou coureur des bois dans l'ombre de Chingachgook, le dernier des Mohicans.

Lord Reginald Sinclair, son père, croyait – si tant est qu'il puisse être question de « croyance » – aux mathématiques, à la chimie, à la physique, et au droit – *Dura lex, sed lex...* – et tenait fermement l'écriture et la lecture de romans pour des divertissements d'oisifs. Il fallait être bien désœuvré pour s'abandonner à commettre un roman, et il regrettait en son for intérieur que la loi ne lui permît pas d'éradiquer ce qu'il tenait pour un fléau dont il fallait par tous les moyens préserver la jeunesse. Lorsque après avoir dévoré tous les romans d'aventures que son

grand-père lui avait mis entre les mains, Walter Sinclair se jeta sur les récits fantastiques des Américains et d'un certain Edgar Allan Poe, Lord Reginald Sinclair, qui ne souffrait plus qu'il perdît ses précieuses jeunes années en lectures futiles, lui proscrivit aussitôt la lecture de romans et autres fadaïses et se fit fort de surveiller les lectures de son rejeton.

Contraint de se cantonner à la lecture d'ouvrages sérieux, le jeune Walter Sinclair ne renonça pas à rêver d'aventures. Se jetant corps et âme dans l'étude du latin et du grec ancien, il se passionna pour l'histoire antique. À quinze ans, il avait lu la *Guerre des Gaules* de César, l'*Histoire romaine* de Tite-Live, les *Vies des douze Césars* de Suétone, les *Histoires* de Polybe, mais aussi Montesquieu, Edward Gibbon ou encore Theodor Mommsen.

De ses lectures, le jeune Walter Sinclair acquit le goût de l'enquête, de l'analyse, de la contradiction. Ce goût, allié à une vive intelligence et une grande application au labeur, lui permit de poursuivre de brillantes études. La conviction, l'intrépidité, la vivacité d'esprit, la rapidité d'exécution, la hardiesse, l'audace dont il eût fait preuve s'il avait dû vivre des aventures, il les mit au service de Clio à défaut de Thémis. Doué d'une mémoire prodigieuse, servi par une curiosité sans limite et une capacité de travail extraordinaire, il s'engagea dans les sciences historiques. Combinant ses passions pour l'enquête, pour les grands récits et pour le passé, il voyait dans l'Histoire non pas un passé charmant, fait de ruines, de vieux murs, de vieux arcs et de vieux palais, contenu dans des livres et

Dans lequel on fait plus ample connaissance...

destiné à un cercle d'initiés, mais un passé fait d'êtres de chair et de sang, ayant vécu, agi, aimé, souffert, et trouvé la mort. Une telle vision de l'Histoire en un temps où primaient les récits des batailles et les destinées des figures tutélaires de jadis, n'était pas sans aller contre la *doxa* et la longue tradition historique des grandes universités anglaises, Oxford et Cambridge en tête.

Walter Sinclair s'attira d'abord les foudres de ses professeurs du King's College en se fendant d'une traduction nouvelle des livres des *Histoires* de Polybe dédiés aux guerres puniques, puis en ralliant le parti des historiens de terrain, Thucydide et Polybe, contre les historiens de cabinet, Tite-Live et consorts. Il eût consacré sa thèse de doctorat à Hannibal et aux Barcides, si son père, qui n'avait pu l'empêcher de se faire historien, ne s'était catégoriquement opposé à ce qu'il se rendît sur le site de l'antique Carthage. Aussi dédia-t-il sa thèse à l'occupation romaine de l'Angleterre au temps d'Hadrien, l'empereur poète et philosophe, en se livrant notamment à l'étude de tablettes d'argile gravées au stylet par des légionnaires. Une proposition neuve, originale, séduisante. Bien trop à dire vrai pour les esprits étroits...

Son audace fut prise pour de l'irrévérence, son originalité pour de la provocation, sa fougue pour de l'impétuosité. Il obtint le précieux sésame et fut reçu docteur. Cependant, il fut invité à poursuivre ses travaux et dispenser ses théories dans une autre vénérable institution. Mais que lui importait... Peu sensible aux honneurs, le triomphe de la vérité seul comptait. C'était là l'unique raison pour laquelle il

Heureux qui, comme Hannibal

avait présenté son mémoire au-devant des pontes de la League of Extraordinary Historians ; le fauteuil d'Anacharsis Lyndon ne l'intéressait pas.

Galileo Galilei soi-même n'avait-il pas été contraint de réfuter ses thèses afin de complaire à ses détracteurs ainsi qu'aux membres du tribunal de l'Inquisition, qui refusaient de perdre la face ? Avait-il maugréé le *E pur, si muove...* que l'Histoire lui attribuait, juste après avoir prononcé la formule d'abjuration que le Saint-Siège avait préparée tout exprès à son intention ?

Les succès, les triomphes, s'obtiennent à force d'énergie, de volonté, de courage, de ténacité, d'acharnement. C'était ce jeune homme qui rentrait d'un pas décidé au domicile paternel, prêt à passer la nuit, plongé dans les volumes et cartes de sa bibliothèque pour mettre sur pied sa folle expédition.

III

DANS LEQUEL IL EST VÉRIFIÉ
UNE NOUVELLE FOIS
QUE LORSQUE TOUT VA MAL,
LE MAL EST PARTOUT ET RÉCIPROQUEMENT

« “Tous les vrais fidèles casseront leurs œufs par le bout le plus commode.” Quel est le plus commode ? On doit, à mon humble avis, laisser à chacun le soin d’en décider selon sa conscience ou s’en remettre alors à l’autorité du premier magistrat. »

Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver*

L’austère honorable juge Sir Reginald Sinclair, père de l’intrépide Walter Sinclair, dont nous avons suivi les tribulations lors de la dernière séance de la League of Extraordinary Historians, était juge à la Haute Cour. Si dans sa prime jeunesse, il n’eût pas de soi-même jeté son dévolu sur le droit, le droit l’eût engendré.

Le juge Reginald Sinclair n’était pas homme à balancer ; c’était un homme de convictions et de certitudes. Sûr de sa qualité. Sûr de ses valeurs. Sûr

de ses jugements. Sa physionomie reproduisait son caractère. Représentez-vous un faciès sculpté dans un bois aussi rugueux que l'acajou, à la manière de ces faces indiennes qui ornent les totems des tribus netsilik d'Amérique du Nord, mais chaussé de sourcils à l'abondante broussaille, l'œil soupçonneux, un appendice nasal d'une rectitude toute spartiate, des lèvres sèches et pincées comme s'il faisait perpétuellement la moue pour dire « Uh », le tout trouvant son prolongement et son aboutissement dans un menton en pointe. En trois mots comme en cent : un triste personnage. Et si le juge Reginald Sinclair était d'une affreuse sévérité à la ville, coiffé de sa perruque de magistrat et revêtu de sa toge, il était d'une sévérité encore plus affreuse à la cour. Absolument désintéressé des affaires du cœur et plus encore de celles de la chair, il serait assurément demeuré vieux garçon et n'eût jamais su ce qu'était une femme autrement que ce qu'il en avait appris par les ouvrages d'anatomie si son père, soi-même juge, ne lui avait intimé l'ordre de se marier et de perpétuer la lignée des Sinclair. Par fortune, et ainsi qu'il sied dans les grandes familles, tout fut arrangé. Sir Reginald Sinclair n'eut donc pas à endurer les affres de la quête d'une épouse tolérable. Il n'eut donc qu'à approuver et concevoir.

Libéré de ses obligations au regard de la figure paternelle, Reginald Sinclair accorda le même désintérêt à son épouse qu'à la visqueuse et vagissante chose à laquelle elle donna naissance. Résolument étranger aux aspirations et *desiderata* de celui qui était juridiquement son fils, il l'eût sans ambages

Dans lequel il est vérifié une nouvelle fois...

engagé dans le droit ou la finance, si son épouse ne lui avait solennellement fait jurer sur la Bible sur son lit de mort de le laisser se dédier à l'Histoire si tel était son bon vœu. Afin de tempérer les ardeurs de cet impétueux enfant qui ne jurait que par les romans et par l'Histoire, l'implacable juge l'expédia étudier en une de ces prestigieuses institutions comme le Royaume-Uni en compte tant, suffisamment éloignée pour que son garnement ne cultivât pas l'idée saugrenue de trouver un moyen de lui faire le déplaisir de se présenter sur son palier.

Le juge brisait avec autorité la coquille de ses œufs par le petit bout – et en cela il eût pu adhérer au club des petits-boutiens ; toutefois, il haïssait Jonathan Swift, non pour avoir commis un tissu de futilités, mais tout simplement parce qu'il était Irlandais. Son *breakfast* achevé, il passait dans son salon typiquement anglais, prenait place dans son sofa, croisant sa jambe droite par-dessus sa jambe gauche, puis se lançait dans la lecture des journaux du matin qu'avait déposés à son intention James, son majordome.

Ce mardi matin là, à la découverte de l'article du *Times*, dont la teneur du propos figurait également dans le *Morning Chronicle* et d'autres journaux de grande publicité, sa figure qui, de nature, était fort allongée, s'allongea encore, étirée par la stupéfaction, au point que son monocle glissa et que son cigare chut sensiblement dans la même demi-seconde.

— *Good heavens !* s'exclama-t-il. Puis, s'étant ressaisi, il sonna son majordome et, la voix pleine

Heureux qui, comme Hannibal

de courroux, lui ordonna d'aller réveiller Walter Sinclair et de lui intimer l'ordre de se présenter devant lui séance tenante !

Walter Sinclair ne tarda pas à le rejoindre. Sa nuit avait été plutôt courte et il s'attendait à cette convocation. Sans daigner prononcer un mot, l'inflexible juge désigna de l'index l'article qui incriminait le misérable.

Walter Sinclair n'espérait rien de son père. Sa mère lui avait laissé 5 000 livres à sa mort, un petit pécule avec lequel il ferait pour commencer, quand bien même il était conscient que c'était là très insuffisant pour couvrir la totalité des frais à venir.

— J'ignore encore comment je procéderai, mais je prouverai qu'Hannibal a bien franchi les Alpes avec ses éléphants, dit-il simplement.

Walter Sinclair avait prononcé cette phrase avec toute la candeur de son jeune âge.

Après quelques secondes qui furent sans doute celles qui étaient nécessaires pour que l'information parvînt distinctement au cerveau du juge, celui-ci se rentra, s'agrippa de toute la force de ses phalanges squelettiques dans le cuir de son fauteuil puis, tel un diable sortant de sa boîte, les prunelles scintillant de colère, explosa, libérant le plus sardonique et le plus mécanique des rires.

— Vous ignorez comment vous procéderez, cependant, vous en apporterez la preuve ! J'ai supporté vos caprices et vos inutiles études par respect pour feu votre mère. Toutefois, le temps semble venu de revenir à la réalité. Vous vous excuserez lors de la séance de demain et reviendrez sur cet

Dans lequel il est vérifié une nouvelle fois...

insensé pari ou quitterez cette demeure demain avant le soir, et n'y remettrez plus les pieds !

— Bien père, répondit posément Walter Sinclair en s'inclinant, prenant ainsi congé.

Sir Reginald Sinclair ne daigna pas lever le chef lorsque son fils se retira. Il était 7 h 11. L'entretien avait débuté à 7 h 09 et n'avait en tout et pour tout pas duré plus d'une 1 minute, 33 secondes et 42 centièmes.

De retour en ses appartements, Walter Sinclair se remit à l'étude de ses cartes et ouvrages. Huit heures sonnèrent à la grande horloge anglaise du salon lorsqu'un domestique, porteur d'un pli destiné à Mr Walter Sinclair, se présenta au 98, Park Lane. Le domestique glissa le pli à James, lequel monta aussitôt le remettre à son destinataire. L'écriture était nerveuse et le message, signé de Lord Boulingdon, père de Miss Clara Boulingdon, qui n'était autre que sa fiancée, laconique :

« Si vous ne renoncez pas à ce pari, vous n'épouserez pas ma fille. »

Lord E. M. S. Boulingdon

S'il avait parfaitement anticipé la réaction de son père, Walter Sinclair n'avait pas songé que sa prestation eût pu avoir quelque conséquence que ce fût sur son futur hyménée. Pas une seule seconde il n'imagina se rendre au domicile de sa dulcinée afin de faire entendre raison à Lord Boulingdon. L'homme était aussi implacable que son propre père : c'était peine perdue.

L'éventail des possibilités qui s'offraient à lui n'était guère étendu. Soit il se rendait à la League,

Heureux qui, comme Hannibal

et tel Galileo Galilei, jurait ses grands dieux qu'il s'était misérablement et lamentablement fourvoyé, soit il poursuivait vaille que vaille, nonobstant les adversités, sans avoir la moindre idée sur la façon dont il procéderait pour parvenir à ses fins. Se transporter à Sagonte n'était qu'une affaire de diligences et de trains. Mais pour ce qui était des éléphants... Tout en ayant l'absolue certitude d'être dans le vrai, Walter Sinclair ne nourrissait pas le moindre soupçon de début de commencement d'idée au sujet de la manière dont il lui serait possible de se procurer ne serait-ce qu'un éléphant nain.

Sans avoir longuement balancé pourtant, il opta pour la seconde option, même si les choses, qui se présentaient déjà mal, s'annonçaient encore plus mal, lui offrant au passage de vérifier – bien maigre consolation – l'adage suivant lequel « lorsque tout va mal, le mal est partout et réciproquement ».

IV

QUI VIENT APPORTER UNE PREUVE
FORMELLE AU VERS DU POÈTE VIRGILE
PRÔNANT QUE « LA FORTUNE SOURIT
AUX AUDACIEUX »

« Celui qui défit seul, pour de nobles desseins,
Sans mentionner, Capdedious ! Plus de cent spadassins,
Qui gardant pour l'envoi sa plus belle estocade
Fit à ses amis cadeau d'une ballade... »

Ayroles & Masbou,
De Cape et de crocs

Le mercredi 24 mai 1905, sur le coup des 11 heures, Walter Sinclair s'affairait à préparer son bagage, ce qui revient à dire, glisser deux paires de pantalons chauds, trois chemises de toile, un Mackintosh, une paire de souliers et un nécessaire de toilette dans un sac de marin, lorsque la sonnerie du 98, Park Lane, retentit. Au vu de la façon dont la semaine avait débuté, Walter Sinclair songea à quelque autre mauvaise nouvelle, tout en estimant qu'il avait largement payé son écot aux sirènes de l'infortune pour l'heure. Et que James vînt toquer à sa porte pour lui signifier qu'un individu souhaitait

ardemment l'entretenir ne fut pas pour le rasséréner. Toutefois, n'entrevoyant d'autre choix que celui de voir de quoi il retournait, il s'exécuta.

L'homme qui patientait dans le vestibule au bas des escaliers était de taille moyenne mais corpulent, d'une trentaine d'années. Il avait une figure ronde, un visage aimable, l'œil vif et les pommettes roses qui annonçaient un être doux, affable, de ces êtres qui inspirent confiance. Bien qu'élégamment vêtu d'un costume de toile rayé et coiffé d'un canotier, il avait des façons qui trahissaient celles d'un domestique. Ce que confirmèrent par ailleurs ses premiers mots :

— Docteur Walter Sinclair ? Bonjour. Je me nomme Plaisant, je suis Français – par mon père et par ma mère – et l'humble fondé de pouvoir, obligé, bref, en un mot comme en cent, le domestique dévoué mais pas désintéressé de son excellence le baron de Münchhausen, de l'illustre lignée des Münchhausen, qui, dans la voie chevaleresque mais périlleuse dans laquelle vous vous êtes récemment engagé, et qui, supputant les obstacles et impondérables auxquels vous risqueriez somme toute assez tôt de devoir faire face, quand cela ne saurait être déjà fait, propose de vous offrir son appui inconditionnel.

Tirant une carte ivoire d'une boîte métallique frappée aux armes du baron, Plaisant la remit cérémonieusement à Walter Sinclair. En toute simplicité, la carte portait : « Avec les compliments de Hieronymus Carl Friedrich III von Münchhausen », suivi de l'adresse du baron.

Qui vient apporter une preuve formelle...

— Le baron de Münchhausen ? reprit Walter Sinclair, après avoir glissé la carte dans sa poche.

— Soi-même, répliqua Plaisant. *Celui dont l'aïeul, au clocher d'une église, un matin, retrouva sa monture attachée par la bride ; celui dont l'aïeul, avec un seul morceau de lard, captura en enfilade des canards ; celui qui sur son honnête monture avait pour habitude d'exécuter les plus remarquables évolutions sur une table de salon, tout en comptant ses exploits ; celui qui, pour les Turcs, aller espionner, chevaucha un boulet de canon...*

— Et la relation de votre maître avec ce monsieur ? interrogea Walter Sinclair qui balançait entre la surprise et l'incrédulité.

— *Du seigneur dont je vous ai loué les exploits, ce sieur que j'ai l'honneur de servir est le digne petit-fils. Bien qu'encore jeune, il a vu du pays et exercé divers emplois. Il est celui qui, d'un unique coup de fusil, un lion, un rhinocéros et un panou, abattit ; celui qui dans un conflit l'opposant à des Ostrogoths, des Huns et des Vandales, triompha de tous en exécutant des moulinets avec sa sandale ; celui qui ayant été floué par un obscur rapace, pour lui permettre de ne pas perdre la face, au lieu de lui faire donner les étrivières, lui fit présent d'une soupière, cet homme dont le serviteur se trouve là, devant vous... Reculez, monsieur, je vous prie...*

— Pardon ?

— Pour la rime...

— Ah... ici ?

— Oui, c'est parfait... *Cet homme dont le serviteur se trouve là, devant vous, à trois pas, qui eut*



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq